

(TEXTE PROVISOIRE)

Séminaire International de Sémiotique à Paris 2017-18

L'INVENTION (II)
LES TENSIONS SÉMIOTIQUES ENTRE CRÉATIVITÉ ET INSTITUTION

22 novembre 2017 – Table ronde

Julien THIBURCE - Université Lyon 2, Laboratoire ICAR (UMR 5191)

Créativité interprétative et (ré)encadrement des usages

La notion de *cadre* traverse plusieurs champs des sciences du langage mais n'a encore pas été problématisée de manière transversale. Dans notre recherche sur les pratiques sémiotiques de l'espace urbain, le cadre permet d'appréhender une multiplicité de rapports à la ville en interaction, de la programmation des pratiques à leur déroulement de manière située par la ré-énonciation et la négociation d'*indices* (*instanciation*), d'*icônes* (*énonciation*) et de symboles (*implémentation*) – pour reprendre la distinction opérée par Pierluigi Basso Fossali dans son texte sur *l'interprétation dans son espace phénoménologique* (2015).

Spécifiquement, pour notre thèse sur le *dialogisme urbain*, nous nous intéressons ainsi aux processus sémiotiques et aux modalités sémiotiques par lesquelles des acteurs sociaux co-construisent un espace singulier *pour* et *par* leur pratique, *en parcours* – dans son acception chez Pierre Boudon (2013). Ceci, à partir d'enregistrements filmiques réalisés par nous-même de balades urbaines guidées proposées par les Musées Gadagne (Musées d'Histoire de la Ville de Lyon) sur un thème particulier : *l'esprit skate*, la pratique du skateboard à Lyon et ses enjeux aux niveaux social, politique et économique. Pour la programmation d'une balade urbaine, des guides conçoivent un itinéraire à la suite de repérages et de recherches documentaires. Cette programmation relève d'une gestion de l'indétermination de l'espace par une *isotopisation* et par une *projection* d'un discours avec de futurs participants sur les plans phénoménologiques, épistémiques et passionnels : les guides anticipent un *dire*, un *montrer* et un *faire* avec un interlocuteur qu'il sera amené à rencontrer. La pratique en acte de la balade urbaine met en tension ces projections et les institutions du sens sur lesquelles les guides se sont appuyés pour faire émerger un *participant-type*.

En parcours et en interaction, il se joue non seulement une gestion d'une hétérogénéité des acteurs sociaux et de leurs expériences propres (une expérience *idiosyncrasique* de sémiose de l'espace), mais aussi une gestion d'un sens commun pour chacun de ces acteurs de la ville (par une *sémiotique topologique*, dans son acception greimassienne (Greimas, 1976)).

Notre proposition cherche ainsi à questionner et à pointer les aspects féconds de la notion de cadre et ses retombées épistémologiques et méthodologiques pour une sémiotique des pratiques. Il faut souligner d'emblée que nous nous intéressons au caractère *dynamique* du cadre dans les pratiques langagières, entre un encadrement institutionnel (implémentation de la pratique) et une créativité de l'expérience située (négociation, co-construction et ré-encadrement du sens).

On verra ainsi en quoi la ville est moins un *texte à interpréter* au cadre déjà formé que *textualisée de manière éphémère*, toujours, selon une renégociation de ses lisières, par des acteurs aux conduites co-élaborées. Deux fronts de réflexion sont ici proposés.

D'un côté, on s'intéresse au caractère écologique de l'interaction et ses enjeux pour une observation, une attestation et une analyse des pratiques culturelles. En effet, de quelle manière déployer une expérience de terrain pour une pratique donnée (programmée) et même temps indéterminée (expérience *in situ* et *in vivo*) ?

De l'autre, on questionne le faire du chercheur et son attention à la préservation d'un cadre d'une pratique, de manière à avoir une prise sur l'objet de recherche sans pour autant l'ériger en type valable pour toute interaction. Si une balade urbaine n'est pas soumise au même régime d'institution du sens qu'une autre situation interactionnelle, en quoi se trouve-t-elle en effet traversée par une créativité langagière qui lui est propre ?

1/ (Ré)encadrement de l'interprétation

Dans le champ des sciences du langage, la sémiotique a déjà traité de la notion de cadre, notamment pour les pratiques *interprétatives*, tant en production qu'en réception. Umberto Eco a bien thématiqué la question de l'*intentionnalité* principalement à partir d'une réflexion sur l'interprétation des textes littéraires, notamment dans *Lector in fabula* (1979) et *Les limites de l'interprétation* (1992). Que ces textes soient d'un même auteur ou non, des relations de continuité et de discontinuité s'opèrent selon des genres et des types de discours. On pense notamment à l'articulation et à la symétrisation d'une *intentio auctoris*, d'une *intentio lectoris* et d'une *intentio operis*, des intentionnalités et des voix énonciatives propres à l'auteur, au lecteur et au texte, entre prises et déprises modales.

L'encadrement institutionnel d'une parole littéraire implique un cadre et un hors-cadre interprétatifs, un champ et un hors-champ de l'énonciation. D'un côté, on s'appuie sur une isotopie qui régule l'interprétation et limite les sorties de route par une *accomodation* (Fontanille, 2011) des trajectoires du sens et des *processus de focalisation de l'attention*. De l'autre, on recompose des vides du sens par sa propre énonciation et sa propre parole selon une *co-opération interprétative* (Eco, 1979 ; Basso Fossali, 2015). Entre une assignation à un sens commun et une réappropriation du texte par une créativité énonciative et un redéploiement d'une figurativité, le cadre de l'interprétation questionne un espace de *légalité du sens* et une *légitimité de la parole*.

Sur le versant de la légalité, il se joue un respect de la juridiction de la pratique selon une domanialisation et une territorialisation de la signification. Sur le versant de la légitimité, il se joue une revendication d'un droit de cité par une perméabilisation du sens et une négociation *avec* une altérité et *d'une* altérité. Ainsi, le lecteur, en parcourant un texte dont il n'est pas l'énonciateur d'origine, s'aventure et sillonne *aussi* des espaces hors-livre. L'ancrage de l'énonciation littéraire dans un *ici et maintenant* du lecteur s'active par une recherche et une instauration d'un là-bas et d'un ailleurs : par des inférences et des renvois textuels, il déplie son faire interprétatif.

Pour ce qui est sémioticien et de l'interprétation qu'il peut se faire des pratiques interprétatives, se pose la question de la négociation d'un cadre dans lequel il intervient. Tant pour les méthodes et théories déployées dans une pratique de terrain que pour la ré-énonciation qu'il fait d'une expérience du terrain par ses analyses, le chercheur, tout en revendiquant son geste et sa voix propres doit nécessairement gérer la remédiation de pratiques culturelles situées et préserver une écologie des pratiques.

Il y a là un enjeu majeur pour une réflexion sur les formes de vie sémiotiques et leurs sédimentations entre un *environnement social* et un *style individuel* de pratiques. Comment en effet être attentif aux indices et aux empreintes des acteurs ? Comment appréhender les pratiques interprétatives pour leur singularité et leur caractère situé ? Peut-être en se tournant vers ce qui se joue pour les acteurs sociaux eux-mêmes et aux modalités par lesquels ils énoncent leur perception, entre institution et créativité du sens.

Comme le disait bien le conversationnaliste Harold Garfinkel (1984 : 68), les acteurs sociaux, les locuteurs, ne sont pas des “abrutis” et l’on peut, alors, s’appuyer sur leurs interprétations et leurs énonciations pour enquêter sur les pratiques humaines et sociales. Il n’en demeure pas moins que le chercheur doit procéder à une observation de deuxième ordre sur la situation et recomposer leurs énonciations dans l’analyse.

Une sorte de paradoxe se met en place : on doit faire preuve de créativité dans la traduction qu’on opère des énonciations et des cours d’actions tout autant qu’on doit préserver le sens institué par ces acteurs dans le temps et l’espace de la pratique observée.

2/ (Ré)encadrement de l’interaction

L’institution et la créativité du sens peuvent être également appréhendées dans un autre champ des sciences du langage : la linguistique interactionnelle. Telle qu’elle a été développée par Erving Goffman dans une perspective ethnométhodologique, la notion de cadre est articulée à celle de *participation* dans son ouvrage sur *les cadres de l’expérience* ([1974] 1991). En effet, par une attention accordée aux différents processus de négociation d’un espace interactionnel, le *cadre participatif* (*participation framework*) est à appréhender dans toute sa labilité. Entre entrées et sorties du cadre de la conversation, des interlocuteurs négocient leurs positions actérielles par une gestion des poids modaux, entre un *devoir*, un *savoir* et un *croire pouvoir* prendre la parole.

Qu’il s’agisse de la *gestion des tours de parole* ou de la *gestion de la face*, les interactants cherchent une position, effectuent des ajustements et des passages en force par rapport à un cadre de références qui émerge comme partagé entre eux ou comme propre à chacun d’eux. Les protections et les atteintes de la face implique de gérer la distribution des poids modaux entre des acteurs présents de manière immédiate, en chair et en os, ou rendus présents et incarnés par leurs discours dans le temps et l’espace de l’interaction (il y a là la notion d’*embodiment* de Charles Goodwin (2000)).

Aussi, dans la *séquentialité* de l’interaction, on n’est pas seulement là à être attentifs et tendus vers ce qui vient d’être énoncé, *en amont*, mais l’on est également tourné *vers l’aval* de la conversation, des paroles et des actes.

Les normes linguistiques et les usages socio-langagiers participent de la régulation et de la gestion de ces prises de paroles. Néanmoins ces normes sont négociées et se trouvent débordées par une créativité qui introduit et nécessite un hors-champ du cadre pragmatique. Au-delà de la narration et de l’*ethos* dans le discours littéraire chez Jacques Fontanille (1998), la pratique photographique chez Pierluigi Basso Fossali et Maria Giulia Dondero (2011), ou la mise en scène au cinéma chez Christian Metz (1975) et François Jost (1992), cette tension mériterait ainsi d’être appréhendée finement d’un point de vue sémiotique à partir d’interactions en situation naturelles.

Dans la balade urbaine, notamment, les participants négocient leur ancrage dans un entour social aux contours indéterminés et redistribuent les positions actérielles et les rôles actantiels au fil du parcours. Par une *repertinentisation* (Eco, 1975) des pratiques de la ville et une *modalisation* des acteurs sociaux comme de l’espace lui-même, une

hétérogénéisation des rôles et des positions usuels (*habitus*) s'instaure par un *reframing* (Goffman, 1973) : un lieu *a priori fait pour* une pratique par des acteurs s'avère finalement approprié ou non, selon le point de vue.

Par un couplage entre un système et un environnement de valeurs sémiotiques, les guides et les participants caractérisent leurs propres rôles, mais aussi ceux d'acteurs impliqués de manière stratégique ou tactique, sympathique ou adverse dans la *mise en intrigue* (Ricoeur, 1984) de leurs rapports à la ville. Dans les balades urbaines que nous avons filmées, il y a des cas où ils subissent les saillies des co-participants les participants et d'autres où ils anticipent des réactions sympathiques ou des positions adverses, en prenant les devants dans la conversation.

Ainsi la gestion du cadre de l'interaction et les processus de gestion de la face se déploient par une socialisation de l'expérience (un discours *sur*) et une expérience socialisée (un discours *dans*) selon différents régimes énonciatifs (narration, argumentation et description). Des cadres se télescopent ou se concurrencent et mettent en jeu une (re)détermination des positions actantielles entre une légitimité (*éthos*), une rationalité (*logos*) et une sensibilité (*pathos*).

3/ (Ré)encadrement de l'expérience

Ce passage par un regard sur les pratiques interactionnelles nous amène à questionner la notion de cadre d'un point de vue phénoménologique. En effet, pour une réflexion sur l'ergonomie et l'esthétique des pratiques culturelles, la notion de cadre permettrait d'opérer une focalisation théorique sur les procédés d'implémentation d'un discours dans l'espace public et l'instauration d'un rapport situé aux objets et aux sujets, entre énonciation et perception. Dans la ville, une immense diversité de pratiques se déploie en congruence, en concurrence ou en compétition. Les acteurs sociaux et les institutions cherchent à gérer l'indétermination du champ d'une pratique parmi d'autres : où courir, manger, rouler à vélo, s'allonger etc. ? avec qui ? et quand ?

D'un côté, les instances de conception de l'espace (urbanistes, architectes, collectivités territoriales) tentent de dessiner des pistes à suivre et des itinéraires à emprunter, selon une administration rationalisée et une régulation responsable de l'espace public. De l'autre, les acteurs sociaux cherchent à s'approprier les dispositifs mis en place dans la ville : chacun tente d'être dans la ville en la faisant sienne, en se rendant propre à l'espace public ou en le rendant propre à ses pratiques – quitte à déborder du cadre prévu et à faire fi des injonctions institutionnelles.

Pour une réflexion sur l'ergonomie de la ville, on observe que les aménageurs cherchent à implémenter un dispositif adapté à une hétérogénéité de pratiques possibles d'un corps social, par des *protensions* et des *réentions* de l'expérience pour reprendre les mots de Merleau-Ponty (1945) et de Jean-Claude Coquet (1997), d'inspiration husserlienne. La *protension* consiste en un regard tourné vers l'avenir, vers une expérience qu'un usager *pourra se faire* de la ville. L'implémentation d'un dispositif dans l'espace public peut mettre en jeu une relation sur un mode *ouvert et user-friendly* (« bienvenue ») ou *fermé et injonctif* (« cédez le passage »). La *réention* consiste en la réduction de l'indétermination d'un futur, par un regard tourné vers le passé et une observation des pratiques déjà réalisées : si les pratiques d'un *dispositif* par des usagers ne sont pas en adéquation avec les attentes et les projections des aménageurs, dans quelle mesure intervenir sur l'espace, dans quelle temporalité et par quelles ressources sémiotiques ? Ces questions cherchent à pointer une tension entre *procéduralité* (consignes, instructions, marche à suivre) et *spontanéité* (lâcher-prise, détournement inventif et démarche singulière).

Pour ce qui est de la dimension esthétique, quant à elle, elle implique une perception d'un agit et d'un vécu, selon un point de vue qui opère des délimitations de l'espace et du temps, des lisières et des seuils de l'expérience, dans l'intersubjectivité.

En effet, pour l'esthétique du graffiti, par exemple, il se pose la question de déterminer un champ de la perception non seulement selon une conjonction et une disjonction des objets de la ville, mais aussi selon un embrayage et un débrayage de l'énonciation. Pour un graffiti, où est le cadre de la pratique ? où est le cadre de l'expérience ? où est le cadre du discours du graffeur ? et des institutions ?

Les graffeurs posent des graffitis qui ne sont pas une répétition de la même parole partout tout le temps, mais plutôt négocient chaque pièce pour elle-même, dans une énonciation sérielle et cyclique. Chaque graffiti a son cadre propre, tout autant qu'il s'insère dans une énonciation plus large. Sur le plan de l'espace de production, les peintures jouent de leur performativité et participent d'un ré-encadrement et d'une resémantisation d'un espace social, parfois. Aussi une tension se met-elle en place entre un lieu détourné de ses usages programmés par une pratique du graffiti *impropre* à cet espace et un lieu *fait pour une* certaine pratique du graffiti par un dispositif institutionnel visant à la canaliser.

Il en va de même pour les skateurs que nous avons suivis. En skatant dans la ville et sur la ville, ils renégocient un cadre et un scénario institutionnels en le perméabilisant par leur voix propres et leur pratique subversive, selon un *dialogisme urbain* qui questionne un mode de présence et d'action démocratiques, de manière irénique ou polémologique.

Ainsi une réflexion s'impose sur les tenants et aboutissants phénoménologiques de la notion de cadre, au-delà de la balade urbaine. Les usagers de l'espace public doivent négocier une *appropriation de la situation*, entre une *adhésion* à un projet urbanistique et une *adhérence* à l'expérience en cours selon une compétition de cadrages institutionnels (Basso Fossali et Thiburce, 2017), entre une *projection dans un scénario à venir* auquel adhérer et une *mise en situation par une suite d'actions et d'énoncés* permettant d'avoir une prise sur l'environnement.

La *teneur* et la *tenue* des pratiques est au cœur d'un débat social dans la *transformation d'un espace en territoires éthiques, sensibles et passionnés* : par une gestion d'un cadre pragmatique, on cherche à bien se tenir en observant, en interprétant et en respectant des règles (ou non) ; par une expérience située *et* situante, on cherche une prise sur l'environnement selon une négociation d'un point de vue transitif et réflexif, tourné sur l'entour et sur soi-même dans une observation de deuxième ordre de manière à réguler, à gérer et à digérer l'expérience ; par l'interaction, qui dépend de l'institution et de la créativité de l'expérience, on déploie une pratique qui cherche son ancrage propre de manière à *faire sens* pour soi et autrui (ou non).

Dans l'aménagement de la ville, les institutions opèrent une ostension et une monstration des espaces à parcourir (ou non). Mais alors, dans quelle mesure, les acteurs sociaux peuvent/doivent/savent/croient-ils s'en faire une expérience conforme au scénario tout en laissant de la place à l'inventivité par une *spontanéité* et une *appropriation* dans un *faire face immédiat* selon l'acceptation de Francisco Varela (1996) ? À ce niveau, on voit que le cadre instaure une systématisation de l'espace *pour et par* une distribution des relations actuelles dans un *référentiel à expérimenter*. Le passant doit ainsi opérer des allers-retours entre les discours qui instituent un espace de pratiques et l'espace de l'expérience située pour se repérer, selon un monitoring du système sur l'environnement, *et vice versa*.

4/ (Ré)encadrements de/par l'enquête sémiotique

Finalement, on a cherché à questionner le paradoxe à l'œuvre de l'institutionnalisation du sens qui nécessite de déployer un encadrement des pratiques pour un ancrage de l'énonciation, tout en laissant une marge de manœuvre aux (autres) acteurs sociaux – si elle ne veut pas simplement consister en une dictature. À quel point une citoyenneté peut-elle et doit-elle recomposer un cadre d'expérience en vue d'interpréter une altérité, tout en inscrivant sa propre trace dans l'institution du sens par son réencadrement ?

Par cette question, on pointe le hiatus entre un cadre et un hors-cadre pour les pratiques, un champ et un hors-champ pour les discours, un ici et un là-bas pour les formes de vie. Entre une *intimisation* et une *socialisation* du sens, les signes au sein de la vie sociale se renégocient constamment dans des échanges qui passent par la reconnaissance d'une paternité/maternité, autant que par la nécessité d'un marquage de sa propre présence, si éphémère soit-elle. Il y a alors une forme de paradoxe à l'œuvre dans le rapport à l'espace, dans ses parcours et ses passages.

D'un côté, il y a la nécessité de reconnaître un terrain de jeu avec ses règles propres à introjecter et respecter ; de l'autre, la prise de risque dans une *mise en partage* d'une parole par un geste qui exprime une singularité en tentant d'échapper à une vacuité et une fuite du sens, tout comme à une sclérose des formes de vie culturelles. On peut évaluer cette dialectique à partir d'une distinction entre *cadre* et *scène*, entre *contextualisation* et *situation*.

La notion de cadre, si l'on s'y attardait plus finement, permettrait d'appréhender les différentes dynamiques agissantes et pressions exercées dans l'expérience située. Par une recherche à partir d'une attestation des cours d'actions, on enquête sur la mesure dans laquelle le couplage entre un système et un environnement participe (i) d'une *récurtivité* des pratiques culturelles, (ii) d'une *réentrée* de la perception et de l'énonciation et (iii) d'un *reframing* des pratiques introjectées et d'une négociation des normes par une articulation des valeurs axiologiques et écologiques.

Aussi pour le faire-même du chercheur, la notion de cadre mériterait-elle une attention particulière en ce qu'elle permettrait de questionner en quoi l'on doit garder à l'esprit et à l'œil le hors-cadre et le hors champ d'une étude à partir des observations, des attestations et des analyses réalisées. En effet, pour tout travail, il y a des faits qui se sont passés hors-cadre qui nécessitent d'être pris en compte pour une étude sur une pratique sémiotique particulière. Que l'on travaille sur la balade urbaine en parcours, la pratique du graffiti *in situ* ou une œuvre dans un espace muséal, celles-ci nécessitent d'être mises en relation aux autres pratiques quotidiennes, afin de questionner la perméabilité des pratiques ordinaires et le caractère hétérogène des pratiques culturelles.

En effet, pour ce qui est de la perspective sémiotique, on doit prendre en compte qu'elle est un point de vue possible qui peut s'inscrire (ou non) en continuité et en discontinuité avec d'autres faire, d'autres perspectives épistémologiques. Pour ce qui est du regard sur les pratiques des acteurs sociaux eux-mêmes, on devrait remettre en perspective des positions incarnées et des rôles joués dans un *ici* émergent par rapport à d'autres rôles joués *là-bas*, dans d'autres situations et d'autres contextes introjectés (ou non).

Aussi paraît-il nécessaire d'insuffler à l'étude des pratiques sémiotiques la même dynamique que celle à l'œuvre dans ces pratiques elles-mêmes, en parcourant dans un espace social, tout en négociant de manière constante la bonne prise sur l'objet dans l'interprétation.

Bibliographie

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

BASSO FOSSALI, Pierluigi,

- « La dialectique entre parcours et passage : la configuration engageante du sens », in P. Ceccarini (éd.), *La notion de lieu. A partir des travaux de Pierre Boudon*, Montréal, Potential Architecture Book, 2017.

- « Les espaces de l'énonciation sous la sollicitation de leurs vides : le discours comme optimisation de l'expérience », in M. Colas-Blaise, L. Perrin & G. Tore (éds.), *L'énonciation aujourd'hui : un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, p. 395-420.

- « Émancipation et disproportion : pour une problématisation de la notion de culture en sémiotique », in P. Marillaud et R. Gauthier (éds.), *Actes du XXXV Colloque d'Albi – Langages et Signification*, Jul 2014, Albi, France. Université Jean-Jaurès, Toulouse, Culture et valeurs, CALS/CAMS 2015, pp. 65-81.

BASSO FOSSALI, Pierluigi et DONDERO, Maria Giulia, *Sémiotique de la photographie*, Limoges, PULim, 2011.

BASSO FOSSALI, Pierluigi et THIBURCE, Julien, « La gestion du risque dans la ville. Patterns procéduraux dans les guides d'information et de prévention », communication aux Journées d'Étude Internationales « Les Discours Programmateurs » organisées par ICAR (UMR 5191) et l'USIAS (the University of Strasbourg Institute of Advanced Study), 19 et 20 octobre 2017, Lyon.

BOUDON Pierre, *L'architecture des lieux. Sémantique de l'édification et du territoire*, Montréal, Infofolio, 2013.

CITTON Yves (dir.), *L'économie de l'attention*, Paris, La découverte, 2014.

ECO, Umberto,

- *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.

- *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1979.

- *Trattato di semiotica generale*, Milano, Bompiani, 1975.

COQUET, Jean-Claude, *La quête du sens*, Paris, PUF, 1997.

FONTANILLE, Jacques,

- « L'analyse du cours d'action : des pratiques et des corps », *Semen*, 32, 2011. URL : <https://semen.revues.org/9396>

- *Sémiotique des pratiques*, Paris, PUF, Formes sémiotiques, 2008.

- *Sémiotique du discours*, Limoges, PULim, 1998.

GARFINKEL, Harold, « Studies of the Routine Grounds of Everyday Activities », in *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge, England: Polity Press, 1984, pp. 35-75.

GOFFMAN, Erving,

- *Frame analysis. An Essay on the Organisation of Experience*, London-New York, Harper and Row, 1974 ; tr. fr. *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.

- *The Presentation of Self in Everyday Life* ; tr. fr. *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973.

GOODWIN Charles, « Action and embodiment within situated human interaction », *Journal of pragmatics*, n°32, 2000, p. 1489-1522.

GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.

JOST, François, *Un monde à notre image. Énonciation, cinéma, télévision*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1992.

METZ, Christian, « Le signifiant imaginaire », *Communications*, 23, « Psychanalyse et cinéma », sous la dir. de R. Bellour, T. Kuntzel et C. Metz, 1975, pp. 3-55.

MERLEAU-PONTY, Maurice, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

RICŒUR, Paul, *Temps et récit 2. La configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, 1984.

THIBURCE, Julien, *Le dialogisme urbain. De l'usage tacite des espaces publics aux formes d'appropriation narrative et affective de la ville*, Thèse de doctorat en sciences du langage, Université Lyon 2, sous la direction de Pierluigi Basso Fossali, en cours.

VARELA, Francisco, *Quel savoir-faire pour l'éthique ? Action, sagesse et cognition*, Paris, La découverte, 1996.